Allocution prononcée par Denis MATHEN,

Gouverneur de la province de Namur

à l'occasion des Fêtes de Wallonie 2012

Namur – Palais provincial – Dimanche 16 septembre 2012

Chères Amies, Chers Amis de la Wallonie,
Chères Amies, Chers Amis de Grèce, son invité d'honneur,
Chères Amies, Chers Amis d'ici, d'ailleurs et de partout,

Ceux d'entre vous qui étaient présents au cimetière ce matin ont peut-être eu la même tentation que la mienne : celle de se jeter dans le ciel et de s'y baigner ... Un peu à la manière d'Henry Miller sur qui le ciel de la Grèce exerçait cette identique irrépressible attraction.

Je l'ai eue aujourd'hui quant à moi, un peu plus que d'habitude... sans doute en raison de l'invitation amicale que me lançait notre invité d'honneur qui par la seule magie de sa présence avait transformé, le temps de ce week-end, notre bout de ciel wallon en havre de paix pour toutes les divinités célestes, comme pour celles et ceux d'entre nous qui acceptaient d'en devenir les hôtes éphémères.

Captif consentant de sirènes éthérées dont l'improbabilité n'avait d'égale que la nébulosité ouatée de cette matinée de septembre, je délaissai quelques instants avec volupté mon enveloppe terrestre, l'abandonnant à la garde de mon écharpe aux couleurs nationales.

De cette position élevée et rafraîchissante, j'ai embrassé d'un même regard la foule des Namurois fidèles qui, année après année, ne manqueraient pour rien au monde cette montée au cimetière de Belgrade, le dimanche des « *Wallonies* » ; j'ai contemplé les sépultures des soldats tombés sur lesquelles les enfants venaient de planter leur gaillarde ; j'ai jeté un oeil aux gerbes officielles que nous avions tous ensemble déposées, tels des ex-voto de concorde entre niveaux de pouvoir et institutions ; j'ai écouté les fanfares et harmonies dont les accords poussaient les drapeaux vers les sommets des mats ; j'ai compté les coqs rutilants des comitards dévoués qui veillaient au bon ordonnancement de la cérémonie.

J'y ai aussi perçu ce besoin de perpétuer une certaine tradition et ce respect de l'œuvre collective qui, tous les deux, et en ce troisième dimanche de septembre, sans doute un peu plus encore que

dans d'autres occasions, puisent dans le souvenir commun des épreuves partagées les raisons de ce travail de mémoire comme celles, tout aussi évidentes, de faire la fête tant qu'on en a la possibilité.

Oui, les *Fêtes de Wallonie* à Namur sont avant tout des réjouissances de solidarité et de fierté de notre identité wallonne. Elles donnent à chacun la chance, le temps d'un week-end, de dire "nous" plus souvent que d'habitude ; « un *nous* riche en ferveurs fraternelles et en possibles dépassements de soi-même » [1].

Ce "*nous*" pourrait pourtant laisser à d'aucuns un goût amer si ses vertus englobantes (qui sont le contraire même de l'aliénation), l'oignaient dans le même mouvement d'un parfum d'exclusion ; l'exclusion de celles et ceux qui n'ont pas partagé totalement ou partiellement le chemin que NOUS avons parcouru jusqu'ici.

Ce "*nous*"-là, aux relents de guerre civile, de lutte des classes ou d'intolérance apparaît « *trop lourd de rancunes et de condamnations pour n'en pas garder quelque chose d'un peu dur et d'un peu menaçant* »[2].

Rappelons-nous qu'à la question "*D'où es-tu* ?", Diogène répondait invariablement "*Je suis citoyen du monde car la vraie citoyenneté est celle qui s'étend au monde entier ....*".

Et c'est là que je veux voir l'essence même de nos *Fêtes* : l'ouverture, l'accueil, l'hospitalité, le bonheur de partager, mêlés à l'envie de comprendre.

On semble ne plus avoir en effet une idée claire de ce que signifie vraiment le principe de la séparation des pouvoirs ; on oublie un peu vite les vertus de la déconcentration et de la décentralisation en succombant à un nouveau Jacobinisme et le contexte de crise conduit régulièrement certains à vouloir faire de l'argument du coût le seul étalon des choix publics au détriment alors de l'esthétique, du rêve ou, plus simplement, de l'efficacité.

Dès lors, pour nous tous et plus particulièrement pour les jeunes générations, ces *Fêtes de Wallonie*, parce qu'elles nous expliquent, à leur manière, une partie de notre passé, doivent rester plus que jamais des moments privilégiés ; de ceux qui aident à mieux appréhender notre temps présent, ses excès et ses dérives ; ses défis, ses opportunités et ses formidables potentialités aussi.

C'est cet effort de compréhension qui fondait toutes les vertus de la Grèce classique.

Sait-on encore qu'alors en Grèce "apprendre" et "comprendre" se désignaient par le même mot ?
...

"Comprendre" et "pardonner" aussi ...

---

[1] Jacqueline de Romilly, *Ce que je crois*, Editions de Fallois, Paris, 2012, p.58.
[2] Ibidem.

Et si je veux bien admettre qu'au fil des époques un gouffre sémantique, conceptuel et psychologique se soit creusé entre ces deux derniers verbes, je me dis, au vu d'une actualité récente, géographiquement proche et émotionnellement complexe, que l'on ferait bien par contre d'au moins rapprocher les deux premiers.

Il n'y a pas de vrai apprentissage sans compréhension. La grande majorité de celles et ceux qui forment et éduquent le savent.

Certains de ceux qui nous informent gagneraient à également l'intégrer.

La liberté de la presse et celle des journalistes est l'un des piliers des systèmes démocratiques modernes comme l'est d'ailleurs la liberté de conscience et d'expression des citoyens. Mais ni les uns ni les autres n'ont le droit de dire n'importe quoi, n'importe quand et surtout n'importe comment.

J'ai du respect infini, voire de l'admiration pour les reporters intrépides ; pour les journalistes d'investigation, secoueurs de consciences ; pour les chroniqueurs à l'esprit critique et à la plume affûtée ; pour les analystes pointus, amis des grands débats; pour les correspondants de terrain qui veulent partager leur amour du terroir et des gens, même si parfois ils ne les épargnent pas quand il s'agit de dénoncer leurs travers ; pour les commentateurs locaux qui parlent avec humour, tendresse, simplicité et sincérité de la vraie vie, de nos drames, grands ou petits, de nos joies, de nos compétences et de nos talents, de nos fêtes.

Je n'ai par contre que pitié pour les plumitifs aigris à force de se savoir besogneux; pour les scribouillards ignorants qui nous resservent les idées reçues en les nappant d'indignation feinte; pour les polémistes vaniteux et querelleurs qui créent le tumulte comme d'autres avant eux ont imaginé les jeux du cirque.

Quand le groupe des premiers nous aide à comprendre, celui des seconds ne génère que doutes et confusions qui sapent les fondements même de notre démocratie.

Au cinquième siècle avant notre ère, en observateur aguerri de sa propre société, Thucydide, avait déjà vu clair : on ne cède qu'aux coups qu'on se porte soi-même[3].

Car les démocraties s'apparentent aux organismes vivants et elles s'avèrent être malheureusement des composés instables qu'il nous faut manipuler avec beaucoup de précautions.

Ainsi, je suis effaré qu'on ne condamne pas avec plus de force les appels à la violence et à la haine qui frappent notamment certains personnalités publiques du monde des affaires ou de la politique.

---

[3] Voy. Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse* II, 65 : « *Les Athéniens ne cédèrent qu'aux coups qu'ils se portèrent eux-mêmes du fait de leurs dissensions intestines*. ».

Je reste sans voix devant la banalisation de la délation ou face aux déballages impudiques, attentatoires à la vie privée, que permettent nos techniques de communication modernes ou les réseaux qu'on dit sociaux. Se donner les moyens de juguler et de sanctionner les abus en ce domaine ne serait que raison.

Je cherche à comprendre pourquoi et comment les efforts de transparence et de moralisation de la vie publique, comme par exemple la déclaration de cumul des mandats exercés, se sont transformés en bûchés des vanités aux relents inquisitoriaux puis en autant de piloris et poteaux d'infamie.

Je mesure les risques des pistes maintenant suivies par certaines juridictions dans le domaine de la responsabilité tant civile que pénale des mandataires publics, pour des faits simplement liés à une gestion normale et quotidienne; ces pistes semblent de plus en plus souvent conduire à des conséquences exorbitantes, sinon du droit commun en tout cas du bon sens.

Il ne se passe pas une semaine depuis mon entrée en fonction, il y a un peu plus de cinq ans, sans qu'on m'aborde spontanément sur l'un ou l'autre de ces sujets dont l'ignorance ou le déni ne servent pas les fragiles équilibres démocratiques qui se sont, depuis des décennies, lentement mis en place.

Dans quatre semaines, jour pour jour, se dérouleront les élections communales et provinciales.

Je ne voudrais pas pour ma part qu'à l'avenir, l'inconscience devienne la qualité première des candidats et l'héroïsme, la vertu indispensable de nos élus.

Les plus pessimistes me diront sans doute qu'il y a une part d'utopie à vouloir ainsi inverser le cours inéluctable des choses.

Je leur rétorquerai alors que c'est vers un univers proche des dystopies [4] les plus oppressantes que nous conduiront toutes nos résignations. Et que « *ce n'est pas parce que la (… démocratie et la liberté sont menacée(s)…) à l'échelle mondiale qu'il faut en faire bon marché là où (…leur…) défense dépend de nous. L'existence du cancer n'empêche pas de soigner une grippe. Au reste, on meurt très bien d'une grippe qui n'est pas soignée.* »[5].

Si nous en croyons Euripide et Eschyle, les divinités infernales et persécutrices qu'étaient les *Erinyes* ont bien réussi quant à elles à se changer en déesses protectrices d'Athènes, devenant ainsi les *Bienveillantes*.

Il y a plus qu'un message d'espoir et d'optimisme dans cette métamorphose.

---

[4] Voy. « Quelle utopie pour aujourd'hui », in *Le magazine littéraire*, n° 521, juillet-août 2012, p.8 et sv.
[5] Jacqueline de Romilly, *Ce que je crois*, Editions de Fallois, Paris, 2012, p.69 où l'expression exacte employée est « …*parce que la vie est menacée à l'échelle mondiale* … ».

***

Mesdames et Messieurs,

On (et j'emploie ce pronom à dessein), on ne manquera sans doute pas, au terme de mon allocution et comme cela a déjà été le cas par le passé en ces mêmes circonstances, de me faire le reproche d'avoir brisé çà et là le tabou du politiquement correct.

Je n'en ai pas vraiment l'impression mais si tel était le cas, je l'assume avec sérénité car il est pour moi un paradoxe ultime : j'ai eu le bonheur de siéger dans les assemblées locales, provinciale, régionale et communautaire où les électeurs m'ont fait l'honneur de m'envoyer au terme de divers processus électoraux. Je ne me suis pourtant jamais senti aussi libre de mes paroles et de mes idées depuis que j'ai été appelé à cette fonction de Gouverneur de province au terme d'une procédure où le citoyen n'a, en fin de compte, pas eu droit au chapitre ... Je n'ai cependant jamais eu de doutes ou d'états d'âme sur ma propre légitimité ...

C'est certainement en cela que vit toujours l'esprit de BOVESSE, un peu plus encore le troisième dimanche de septembre; cet esprit qu'il a, sans peut-être en avoir eu vraiment conscience, légué à ses successeurs par un testament qui n'a rien d'olographe mais dont l'authenticité n'en demeure pas moins incontestée.

J'en suis convaincu à présent : François BOVESSE a aussi créé les *Fêtes de Wallonie* pour libérer l'expression, toutes les expressions.

Un peu à l'image de ces réjouissances carnavalesques dont les masques délivrent des inhibitions et affranchissent des préjugés.

***

Mesdames et Messieurs,
Chers Amis,

En cette période de scrutins locaux, au lieu d'un « *de ces bobards classiques qui font toujours rire les spectateurs* » [6] comme le disait Aristophane en ouverture de sa pièce *Les grenouilles*, j'ai préféré, en me laissant guider çà et là par la personnalité attachante de la philologue et académicienne Jacqueline de ROMILLY (qui devint citoyenne grecque en 1995), j'ai préféré faire le choix d'un hommage à la Grèce, notre invité d'honneur et berceau de la démocratie, en vous livrant quelques réflexions personnelles sur cette notion captivante et ô combien d'actualité.

[6] Aristophane, *Les grenouilles*, traduction de Jean-Marc Alfonsi, Garnier Flammarion, Paris, 1966

A présent, et après les interventions du Président du Collège provincial et celle, en réponse, du Président du Comité central de Wallonie, nous pourrons laisser nos esprits s'abandonner à l'allégresse, à la liesse, à l'amitié et aux rires ... aux rires lyriques qui sont des rires "avec" par opposition aux rires satyriques qui sont, quant à eux, des rires "contre".

Alors, que toutes vos joies et tous vos rires en ce dimanche des Fêtes de Wallonie, participent uniquement de ces rires lyriques; de ceux qui vous rendent à l'amour des choses simples, à celui des moments d'exception et des gens qui vous sont chers, car ainsi que le pensait le grand helléniste suisse André BONNARD dans son remarquable ouvrage *Civilisation grecque*, « *c'est dans la joie retrouvée que l'homme atteint sa plénitude et que la société gagne son équilibre* »[7].

Bonnes *Fêtes de Wallonie* à toutes et à tous.

[7] André Bonnard, *Civilisation grecque*, Editions Albert Mermoud, Paris, 1980, p. 442